Bulletin Œcuménique

Paraît 8 fois par an

JUIN

N° 5
1994

Interrogation

Racines et ponts d'avenir

S'agissait-il d'un petit lac de taïga russe ou était-ce plutôt aux confins sahéliens du Tchad? Un souvenir cuisant en tout cas: le «Vieux Chalet» chanté par un Québécois pure souche qui, lui, se rappelait des paroles, mais semblait par contre tout ignorer du bon abbé Bovet...

Beaucoup de ceux qui ont fait l'expérience prolongée du déracinement peuvent en témoigner: c'est immergé dans l'Autre que l'on sent ses origines resurgir avec force, que s'impose avec vigueur le besoin de se réapproprier son identité.

Les volontaires ou coopérants outre-mer ne me contrediront pas, parce qu'ils le vivent au quotidien: le processus d'inculturation, au coeur d'un peuple et d'un pays «étrangers», c'est non seulement l'écoute de l'autre, la curiosité de la découverte et le défi de la différence, c'est un dialogue avec sa propre identité, forgée par son milieu social, son histoire personnelle ou son éducation familiale. Une identité solide peut être un sérieux atout pour s'ouvrir à la différence.

Sous un autre angle de vue, l'actualité démontre chaque jour avec cruauté combien les racines, l'identité, les particularismes, peuvent aussi se recroqueviller en exclusive de la peur, en haine féroce de la différence. Chez nous, cela se vérifie aussi face aux réfugiés, dès que pointe la crise des emplois. Un populisme mesquin à la Blocher n'est bien sûr qu'un dangereux repliement sur soi, et même contre nos intérêts bien compris. Voilà qui se vérifie tragiquement dans les pays de l'Est livrés à leurs nationalismes étroits, à des ethnismes ou religions antagonistes, suite à l'effondrement des moules totalitaires. De même chez certains peuples musulmans où le fondamentalisme apparaît en ce moment la seule issue à de profondes frustrations historico-économiques.

Il faudrait donc faire un pas de plus, celui de contribuer à toutes les passerelles possibles d'interculturalité. Celles-là même que sont amenés à vivre au quotidien les couples mixtes par exemple. La conscience de soi et de ses valeurs propres ne devient créative qu'en les relativisant à d'autres manières d'être, de faire ou de croire. Ce dépassement des clivages ou des frontières, ce décentrage nécessaire par rapport à son propre système de référence, passent par l'expérience et la conviction qu'il n'y a pas de vérité supérieure exportable sur le voisin, que toutes les formes d'échange ou de métissage ne mettent pas l'identité en péril mais la renouvellent. Une des clés d'avenir de notre humanité est dans l'émergence d'une société multiculturelle riche de toutes ses diversités et ses originalités.

Ne serons-nous pas alors de plus en plus nombreux, comme un Edgar Morin, à nous sentir vivre en «Terre-Patrie»?

Pierre-Yves Maillard-Hernandez



Suisse cherche rameurs

N° 5
1994

signes

par Bernard Grangier

«La barque est pleine»: un refrain bien connu des Suisses pour combattre l'afflux de réfugiés. Mais si la barque est pleine, les rameurs sentent la fatigue. Ils vivent de plus en plus longtemps, sont aisés et font de moins en moins d'enfants. Alors comment assurer leur vieillesse (AVS) s'il n'y a personne pour cotiser? Le déséquilibre entre la population active et les retraités s'accentue. Comment faire avancer la barque s'il n'y a plus de forces jeunes pour ramer?

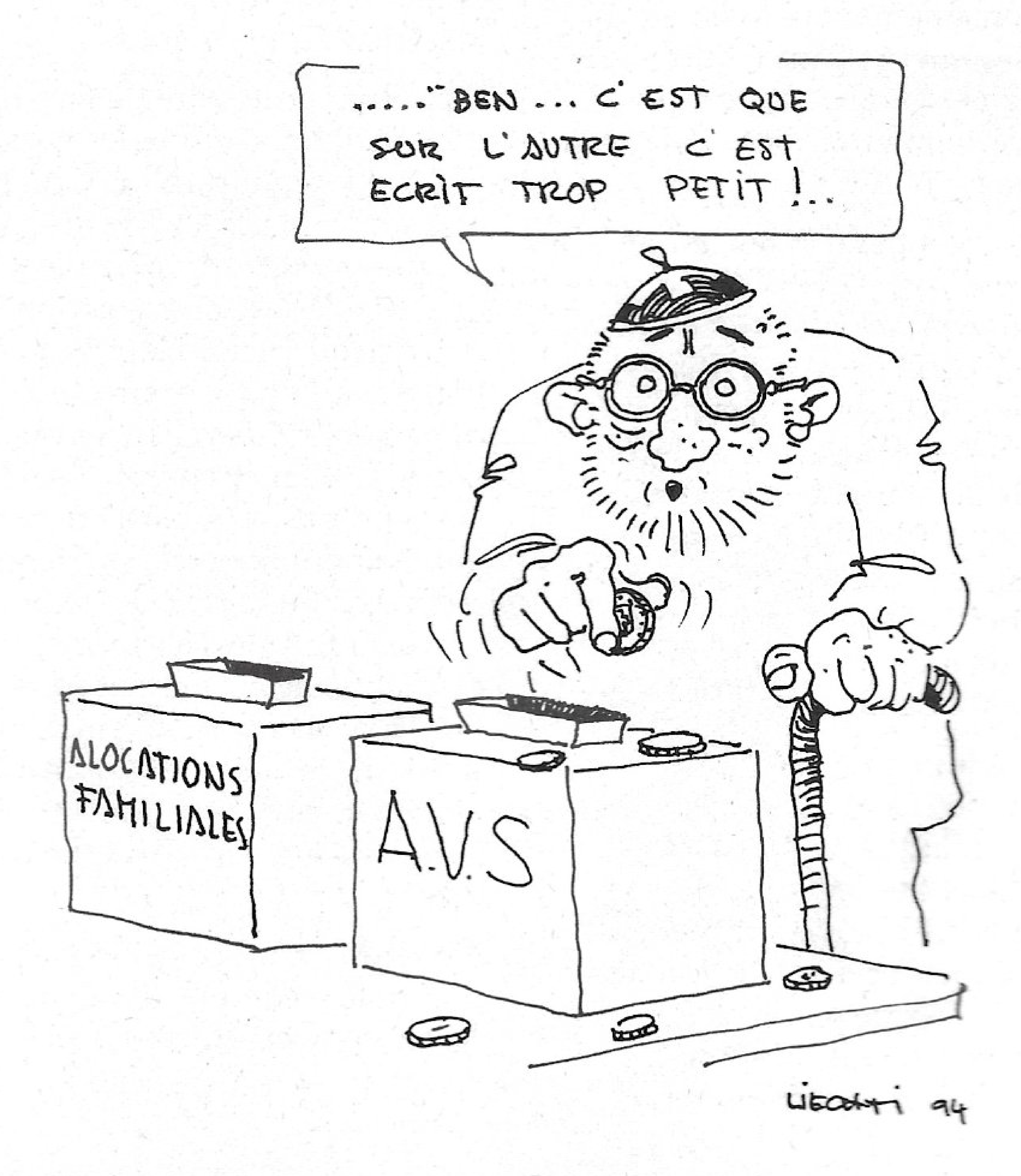
Une des solutions préconisées «courageusement» est d'élever le droit à la retraite des femmes, de 62 à 64 ans. Heureusement, notre égérie nationale Ruth veille et la bataille ne fait que commencer sur ce plan.

Un rapport officiel de l'office fédéral de la statistique en vue de la conférence internationale sur la population et le développement (qui se tiendra cet automne au Caire) nous donne – ô miracle – une solution de rechange qui peut se résumer par un titre d'article d'un de nos quotidiens: «Pour renouveler sa population, la Suisse compte sur les étrangers» (Journal de Genève et Gazette de Lausanne des 11 et 12 mai 1994). Il y a de quoi en rester pantois! A un moment où l'on ne cesse de parler de restrictions d'admission des étrangers et de mesures de contraintes défiant l'éthique chrétienne et la dignité humaine. Comment réaliser une «relation équilibrée entre Suisses et étrangers» selon l'ordonnance fédérale de 1986 «limitant le nombre des étrangers»? Et que dire de la libre circulation des personnes demandée par l'Europe (là, pour l'instant, on est cohérent, on met les pieds au mur)? On nage (c'est le cas de dire) en pleines contradictions: les Suisses vieillissent, le nombre de jeunes devient insuffisant pour assurer leur retraite, les étrangers sont malvenus mais ils sont indispensables à la «survie» des vieux Suisses aux bras noueux.

Dans ces conditions, comment ramer à contre-courant?

Alors, Suisses cherchent étrangers, sachant ramer et cotiser.

AV(I)S aux amateurs! Mais permettrons-nous aux étrangers d'entrer dans la barque... avant qu'elle ne soit complètement vide?



Quelque chose...

par Gilbert Zbaeren

Depuis son arrivée dans ce pays,
Elle avait regardé
Pris du temps pour connaître
Pour essayer de comprendre
Elle avait pris beaucoup de contacts
Avec les gens du pays
Même si ça n'était pas recommandé.

Parmi toutes les personnes rencontrées
Une femme l'avait interpellée
Par sa personnalité, par quelque chose
De particulier
Sans savoir vraiment quoi
Mais quelque chose, quelque chose...

Elle l'avait côtoyée, parlé avec elle
Elles avaient échangé...

Plus tard il lui était arrivé
Une histoire difficile.
Elle devait traiter une affaire
Avec un homme qu'elle connaissait un peu
Un homme de confiance.
L'affaire était importante.

Au rendez-vous il était arrivé
Avec deux autres hommes
L'air pas très rassurant.
Elle voyait bien que les deux autres
Faisaient pression sur le premier
Vraisemblablement très coincé.

La tractation était sérieuse
Avec des enjeux importants.
Les pièces mises en vente toutes là
Dans la chambre.

Les menaces n'ont pas tardé
Elle se voyait déjà malmenée
Ses affaires volées
La tension et le désespoir
Étaient à leur comble

L'homme de confiance réduit au silence
Les deux autres menaçants
Ne permettant pas de douter
De leurs intentions.
Pas d'issue,
Personne dans la maison,
Si ce n'est un enfant, un bébé
Heureusement
Silencieux pour l'instant.

Que faire,
Rien pour se défendre...
Rien pour alerter

Terrorisée
S'attendant au pire,
Pour l'enfant, pour elle,
Pour tout ce qui lui appartenait

Et personne pour lui venir en aide
Le cauchemar

A ce moment
«Elle»,
La femme qui avait quelque chose
Était là
Hurlant
Hurlant contre les trois hommes..
Hurlant à tel point
Qu'ils s'enfuirent...

N'y comprenant rien...
N'ayant pas revu cette femme
Depuis longtemps...
Mais heureuse de l'avoir vue entrer
Sauvée du pire, elle en était sûre.

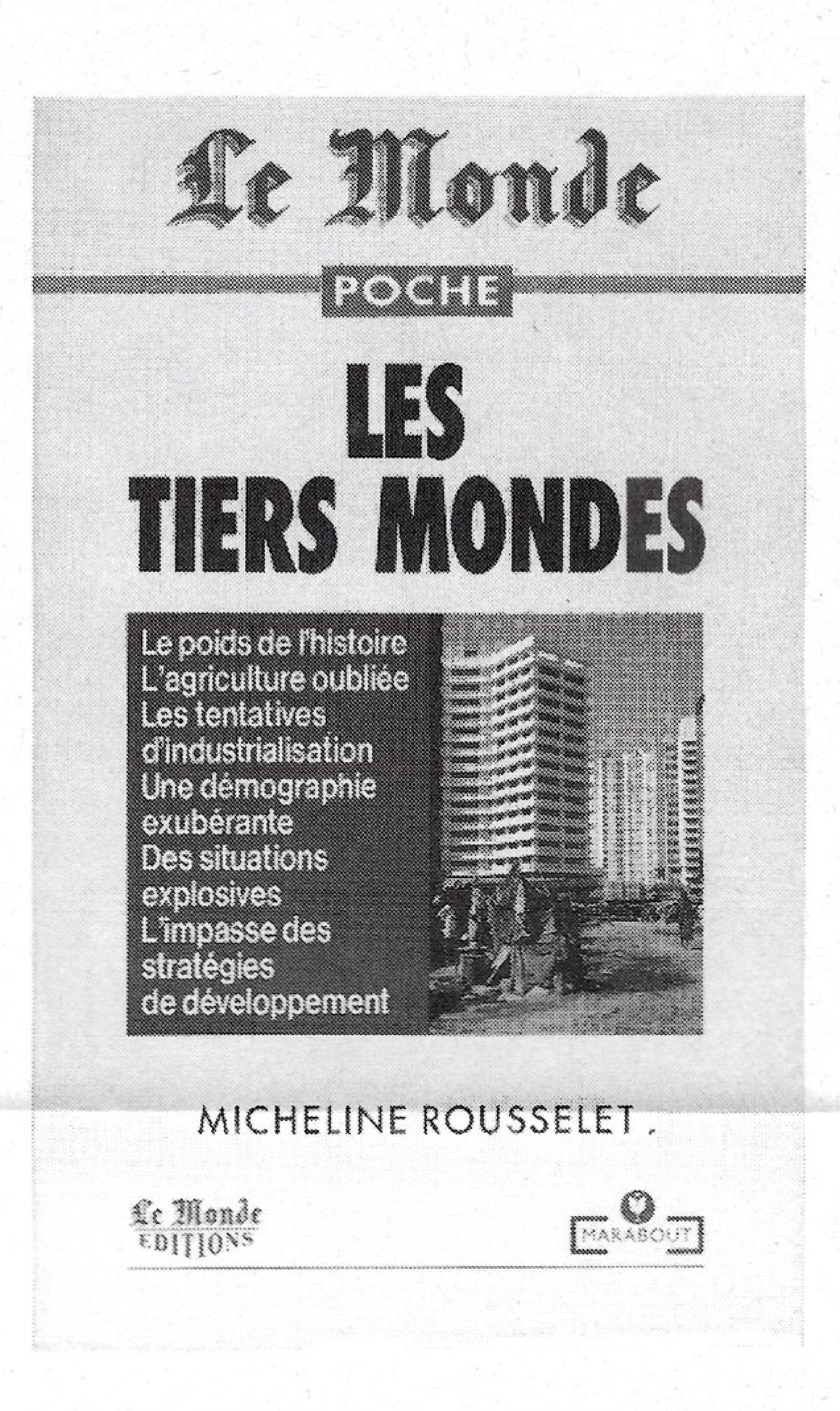
«Comment se fait-il que vous soyez là ???
Que vous soyez arrivée à ce moment ???»
...

Mais...
Vous m'avez appelée
Répondit-elle...



N° 5
1994

temps de lire



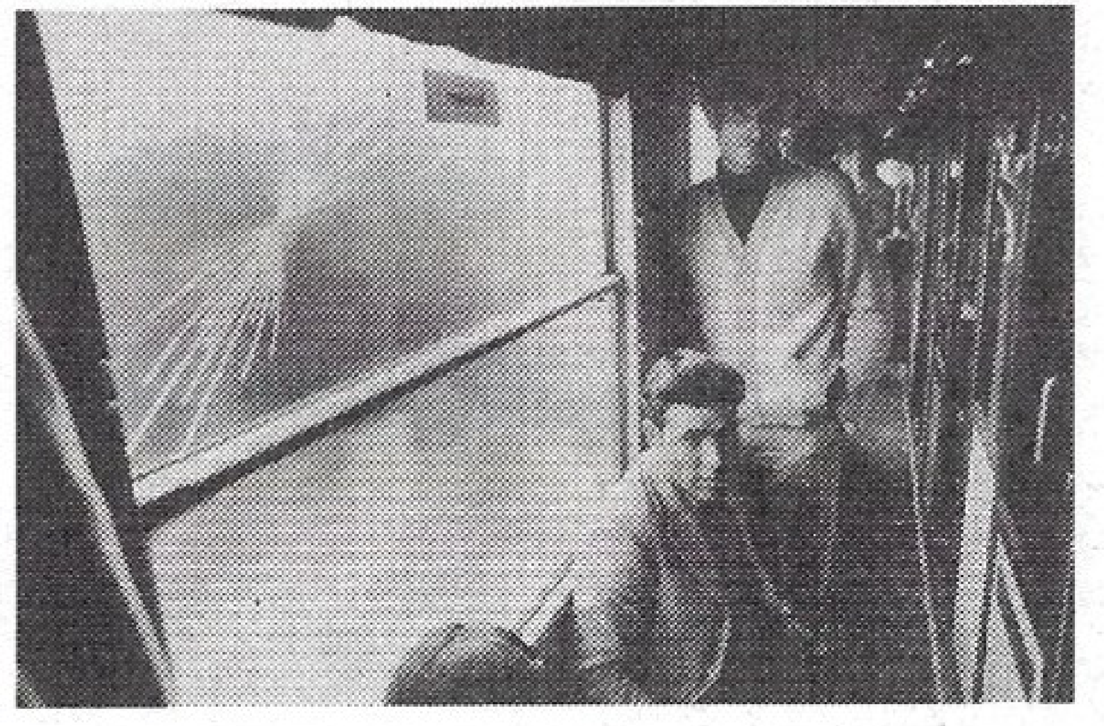
Les Tiers Mondes

Le Tiers Monde existe-t-il toujours ? Hier, Alfred Sauvy lui donnait un sens. Mais aujourd'hui ? Quoi de commun entre les réalités socio-économiques de pays d'Asie, d'Amérique latine ou d'Afrique ? La décolonisation, les revendications du nouvel ordre économique international, l'effondrement des pays de l'Est ont conduit à l'éclatement du Tiers Monde : le pluriel est de rigueur. Mais une réalité demeure : en cette fin du XXe siècle, il y a des « pays développés » qui, globalement, assurent à leur population la satisfaction des besoins fondamentaux. Et il y a ceux qui n'y parviennent pas, les « pays non développés ».

L'auteur : Micheline Rousselet, agrégée de sciences sociales, professeur au lycée Jules Ferry de Conflans-Sainte-Honorine, collabore au mensuel *Le Monde-Dossiers et Documents* ; coauteur de *300 questions-tests sur la CEE* (Marabout).

Véronique Guenot
Vincent Wermeille

ESPOIRS ET DÉCHIREMENTS

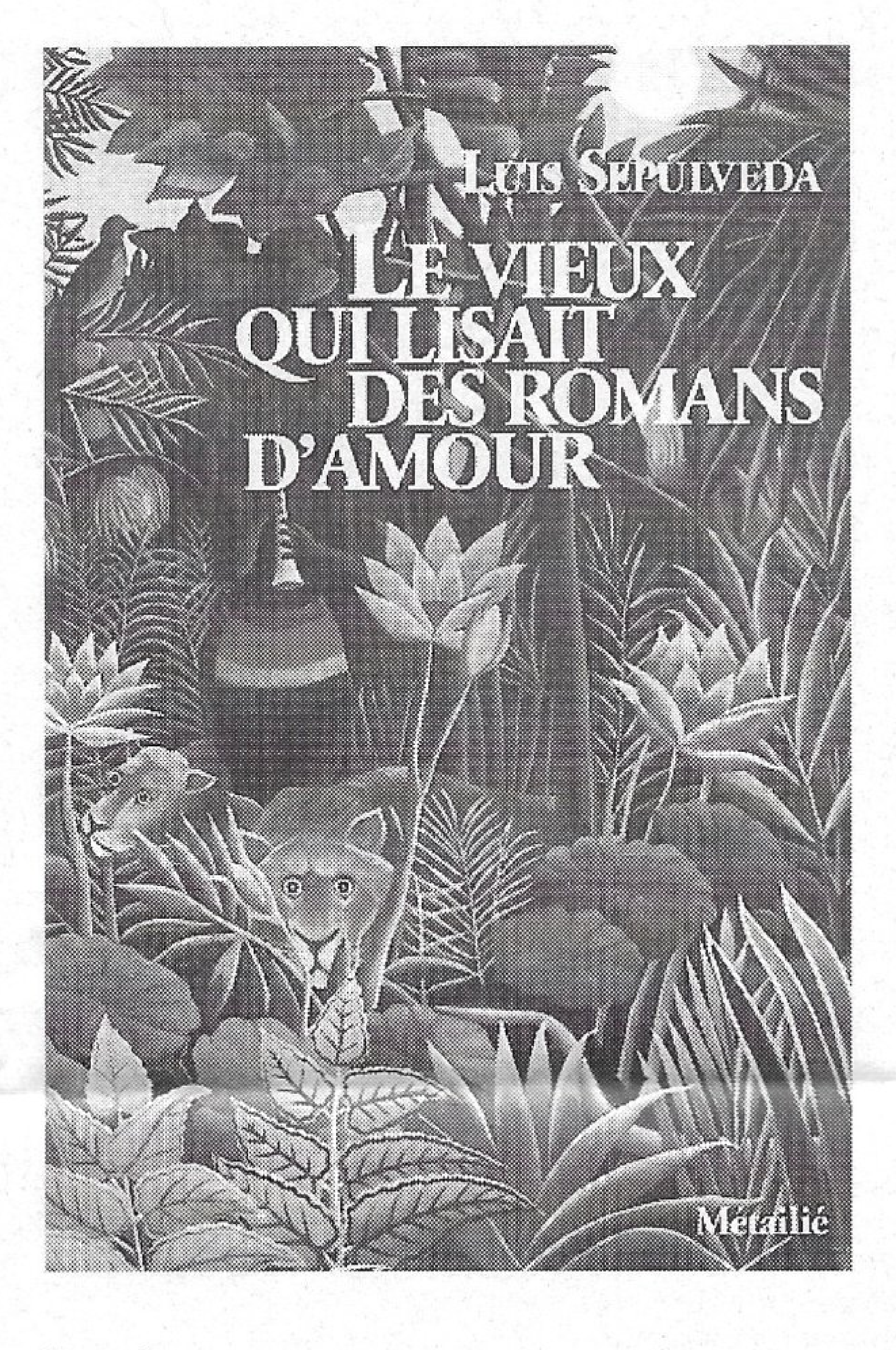


La vraie vie des travailleurs saisonniers en Suisse

EDITIONS LE PAYS S.A.

« Il faut parler et reparler du statut injuste des saisonniers. Jusqu'à ce qu'il disparaisse. » (Yves Petignat, journaliste)
Entrer dans la réalité quotidienne du travail saisonnier en Suisse, c'est le but de cet ouvrage.
Ils viennent d'ailleurs et travaillent en Suisse neuf mois sur douze. Ils sont Portugais, Kosovars, Italiens ou Espagnols, tous sont saisonniers. On les croise sur les chantiers, dans des fermes, des restaurants. Pour avoir entendu la voix de José, de Mario et de Qerim, pour avoir vu leur(s) vie(s) ici, senti leurs joies, leurs peines, touché leurs espoirs, leurs rêves, Véronique Guenot, journaliste, et Vincent Wermeille, syndicaliste, ont pénétré dans le monde silencieux des saisonniers. Un monde discret, presque invisible. Ils retracent leurs itinéraires, ces tranches de vie, au travers de personnes qui se croisent dans le train, sur les chantiers ou à la permanence syndicale.
Ce livre est la somme des témoignages de gens qui ont tiré jusqu'au dernier fil cette vie de travailleurs migrants, de ceux qui, espérant obtenir une autorisation de séjour à l'année, ont poursuivi un rêve impossible, de ceux aussi qui se sont définitivement fixés en Suisse.
La libre circulation des personnes s'impose inévitablement dans les perspectives d'Union européenne. Ainsi, le statut de saisonnier, considéré comme une particularité helvétique immuable et intouchable s'effrite peu à peu et finira bien par disparaître.
Entre espoirs et illusions perdues, entre rêves et réalités, cette chronique est aussi celle d'une époque qui a profondément marqué la politique suisse à l'égard des étrangers.

Un livre qui est celui des travailleurs de l'ombre.
Une prise de conscience et des témoignages qui nous interrogent tous.



Bibliothèque hispano-américaine

LUIS SEPÚLVEDA

Le vieux qui lisait des romans d'amour

Traduit de l'espagnol (Chili) par François Maspero

Antonio José Bolivar Proaño est le seul à pouvoir chasser le félin tueur d'hommes. Il connaît la forêt amazonienne, il respecte les animaux qui la peuplent, il a vécu avec les Indiens Shuars et il accepte le duel avec le fauve. Mais Antonio José Bolivar a découvert sur le tard l'antidote au redoutable venin de la vieillesse : il sait lire, et il a une passion pour les romans qui parlent de l'amour, le vrai, celui qui fait souffrir.

Partagé entre la chasse et sa passion pour les romans, le vieux nous entraîne dans ce livre au style naïf et plein de charme dont le souvenir ne nous quitte plus.

« Nous demandons du rire et des larmes, du rêve, et des émotions, de la couleur et de la musique. Sepúlveda nous offre tout cela en brassées généreuses et fraîches. »
P. Lepape *Le Monde*

Luis SEPÚLVEDA est né en 1949 au Chili, grand voyageur, il vit actuellement à Hambourg, Il a reçu le Prix France Culture étranger 1992 et le Prix Relais H du roman d'évasion 1992.

Éditions A.M. Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris

Prix : 78 F
Diffusion SEUIL
ISBN 2.86424-127-7

ill. couv. : D.R.

Extraits

Le ciel était une panse d'âne gonflée qui pendait très bas, menaçante, au-dessus des têtes. Le vent tiède et poisseux balayait les feuilles éparses et secouait violemment les bananiers rachitiques qui ornaient la façade de la mairie. Les quelques habitants d'El Idilio, auxquels s'étaient joints une poignée d'aventuriers venus des environs, attendaient sur le quai leur tour de s'asseoir dans le fauteuil mobile du dentiste, le docteur Rubincondo Loachamín, qui pratiquait une étrange anesthésie verbale pour atténuer les douleurs de ses clients.

– Ça te fait mal? questionnait-il.

Agrippés aux bras du fauteuil, les patients, en guise de réponse, ouvraient des yeux immenses et transpiraient à grosses gouttes. Certains tentaient de retirer de leur bouche les mains insolentes du dentiste afin de pouvoir lui répondre par une grossièreté bien sentie, mais ils se heurtaient à ses muscles puissants et à sa voix autoritaire.

– Tiens-toi tranquille, bordel! Bas les pattes! Je sais bien que ça te fait mal. Mais à qui la faute, hein? A moi? Non: au gouvernement! Enfonce-toi bien ça dans le crâne. C'est la faute au gouvernement si tu as les dents pourries et si tu as mal. La faute au gouvernement.

Le soir, s'il désirait être seul, il s'abritait sous une pirogue, et si au contraire il avait besoin de compagnie, il cherchait les Shuars.

Ceux-ci le recevaient généreusement. Ils partageaient leur nourriture, leurs cigarettes de feuilles, et bavardaient des heures durant en crachant à profusion autour des trois pieux de leur foyer perpétuellement allumé.

– Nous sommes comment ? questionnaient-ils.

– Sympathiques comme une bande de ouistitis, bavards comme des perroquets saouls, et hurleurs comme des diables.

Les Shuars accueillaient ces comparaisons avec de grands éclats de rire et manifestaient leur contentement par des pets sonores.

– Et là-bas, d'où tu viens, c'est comment?

– Froid. Les matinées et les soirées sont glacées. Il faut porter des grands ponchos en laine et des chapeaux.

– C'est pour ça que vous puez. Quand vous chiez, vous salissez votre poncho.

– Non. Enfin quelquefois. Le problème c'est surtout qu'avec le froid on ne peut pas, comme vous, se baigner quand on veut.

– Et vos singes aussi, ils ont des ponchos?

– Il n'y a pas de singes dans la montagne. Et pas de pécaris non plus. Les gens de la montagne ne chassent pas.

– Et ils mangent quoi, alors?

– Ce qu'ils peuvent. Des pommes de terre, du maïs. Parfois un porc ou une poule, pour les fêtes. Ou un cochon d'Inde, les jours de marché.

– Et qu'est-ce qu'ils font, s'ils ne chassent pas?

– Ils travaillent. Du lever au coucher du soleil.

– Quels idiots! Quels idiots! concluaient les Shuars.



La Liberté, 18 mai 1994

BILAN DE CARITAS

Les œuvres d'entraide doivent dénoncer les causes d'injustice

Le bilan annuel de Caritas et l'analyse de l'évolution mondiale ne sont pas rassurants quant à la situation des pays et personnes défavorisées.

Aide alimentaire en Afrique, reconstruction au Kurdistan irakien, le programme d'urgence en ex-Yougoslaie, projets de santé en Albanie ainsi qu'aide apportée en Suisse, en particulier aux exclus et aux chômeurs en fin de droit, ont constitué l'essentiel des activités de Caritas-Suisse en 1993. Au cours d'une conférence de presse donnée hier à Lausanne, par son directeur Jürg Krummenacher, l'œuvre d'entraide catholique a constaté que son engagement bénéficie toujours du soutien public puisque le montant des dons récoltés en 1993 a frisé les 22 millions de francs. Quant au chiffre d'affaires global pour 1993, il s'est élevé à 125,5 millions de francs, soit 13 millions de plus que l'année précédente. La moitié environ, à savoir 64,7 millions, a été affectée au service «migrations» qui s'occupe d'héberger et d'encadrer les requérants d'asile et les réfugiés. Cette tâche est essentiellement financée par le biais des subventions accordées par la Confédération et les cantons.

PROMOTION SOCIALE

En 1993 toujours, 27 millions ont été consacrés à la coopération au développement et 15,1 millions aux secours d'urgence. La promotion sociale en Suisse, qui est avant tout réalisée par les Caritas régionales a absorbé 9 millions de francs. La part des frais administratifs pour l'ensemble de l'organisation s'est élevée à 5% et les coûts structurels du travail à l'étranger (administration, information et suivi des projets) ont atteint un peu plus de 16%.

En tant qu'œuvre d'entraide, Caritas-Suisse soutient 457 projets dans 72 pays du monde. En Suisse elle est active dans les domaines les plus divers, tels que l'aide aux paysans de montagne ou aux chômeurs, la collecte de vêtements usagés ou l'encadrement et l'hébergement de requérants d'asile et de réfugiés.

LE FOSSÉ S'ACCENTUE

Le constat de Caritas-Suisse n'est pas rassurant. Il justifie à plus forte raison son engagement. Selon Jürg Krummenacher, le fossé Nord-Sud s'est encore accentué de même que l'écart séparant l'Ouest de l'Est. Pour les pays en voie de développment, les années 80 ont été une «décennie perdue» et les années 90 ne s'annoncent pas meilleures. Les trois quarts de l'humanité doivent se contenter d'un cinquième des richesses produites sur notre planètre et les 42 pays les plus pauvres de 0,4%.

UN DÉFI

Pour Caritas-Suisse, les tendances de l'évolution mondiale représentent un défi pour les organisations internationales dont font partie les œuvres d'entraide. Et de constater que si les ONG entendent s'engager et participer à l'organisation d'une société plus solidaire, elles sont tenues d'influencer les conditions-cadres économiques et politiques mais aussi de dénoncer les causes des inégalités sociales et d'élaborer des solutions. La détérioration dramatique des conditions de vie dans les pays du Sud et l'intensification des conflits régionaux font de plus en plus que les programmes de développement à long terme cèdent la place à des projets d'aide à la survie à court terme.

APIC

Le Courrier, 20 mai 1994

MALAWI

Le président Banda reconnaît sa défaite aux élections

Premières élections démocratiques: Le plus vieux président du monde cède la place après trente ans de pouvoir.

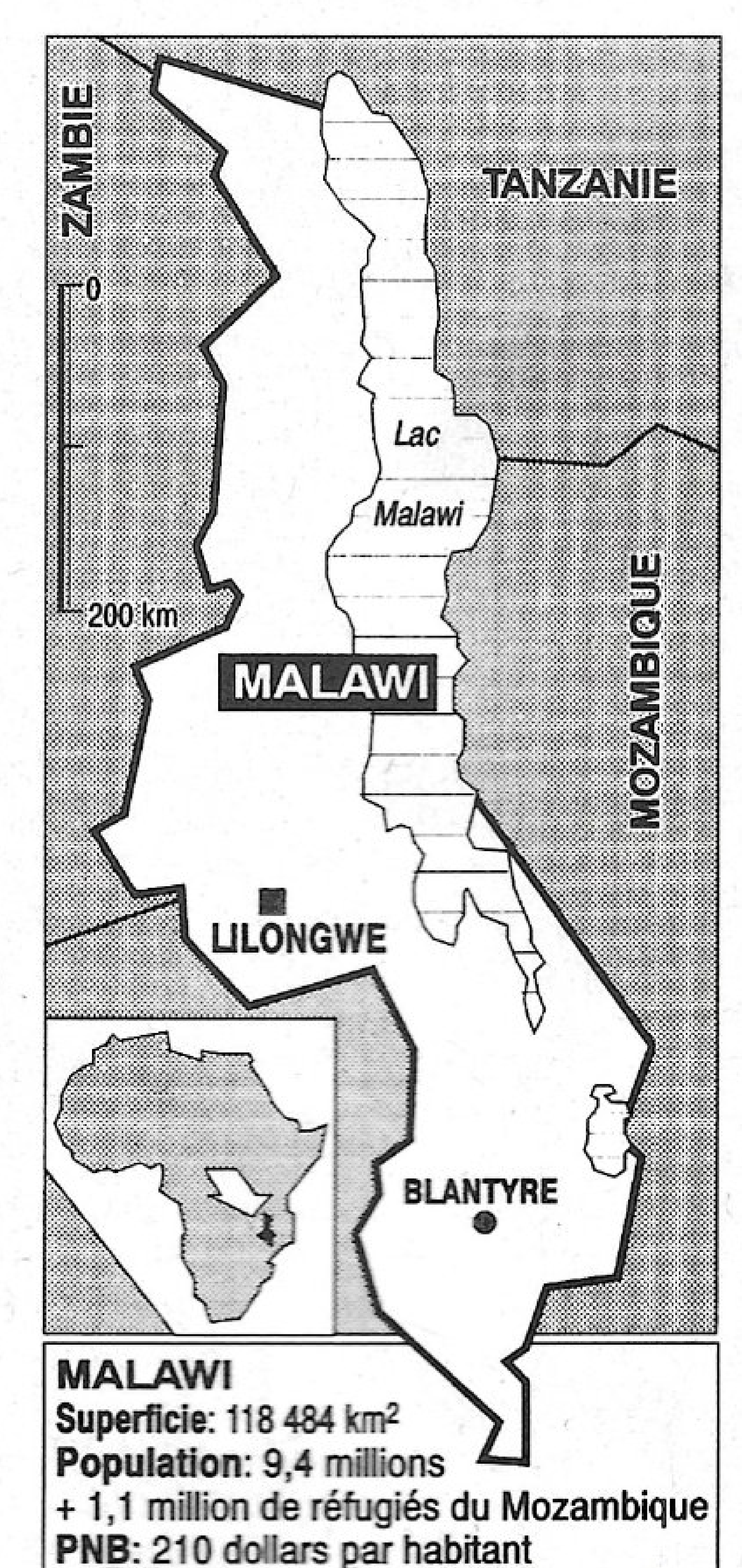
Le président du Malawi Kamuzu Banda, qui était le plus vieux président du monde, a reconnu officiellement hier dans une déclaration à la radio d'Etat sa défaite dans les premières élections démocratiques organisées dans ce pays depuis 30 ans face à Bakili Muluzi, le candidat du Front démocratique uni.

«Bien que les résultats n'aient pas encore été officiellement confirmés et annoncés, tout semble indiquer dans le scrutin déjà dépouillé que Muluzi est clairement le vainqueur de cette élection (...) Je voudrais le féliciter de tout mon coeur et lui offrir mon total soutien et ma coopération», a dit M. Banda.

Cette annonce a été accueillie par des applaudissements dans les rues de Blantyre où la population écoutait la déclaration sur des postes à transistor.

La victoire concédée à Bakili Muluzi met un terme à 30 ans de pouvoir sans partage de Kamuzu Banda. Arrivé à la tête du Malawi au lendemain de l'indépendance concédée par la Grande-Bretagne en 1964, il s'était proclamé président à vie en 1971 et avait interdit les partis d'opposition.

AP



AFP infographie - Francis Nallier

Journal de Genève, 20 mai 1994

Echo, 30 avril 1994

Chemin faisant

Les livres de notre enfance étaient pleins de charmantes monstruosités. Des ogres dévoraient les bébés, Barbe-Bleue jouait avant l'heure à Landru et au Dr Petiot. Ailleurs, c'était le loup qui dévorait l'agneau sans autre forme de procès. La cigogne au long bec et ce fanfaron de corbeau étaient victimes du renard, comme le sont aujourd'hui certains braves retraités qui confient leurs économies à certaines banques.

La comtesse de Ségur se complaisait en compagnie des pauvres frileux, des filles de bonne famille – têtes à claque – et des orphelins battus. Les vampires rôdaient autour des manoirs, suçaient le sang d'innocentes demoiselles, et les bérets bleus de l'Oncle Sam trucidaient les Indiens sauvages que les conquistadores chrétiens avaient épargnés, manque de temps. Même nos ancêtres se vendaient au plus offrant pour jouer de la hallebarde et de la pétoire. Salaire: trente deniers, moins l'AVS. Il paraît que c'était le bon temps.

Aujourd'hui, au temps où les enfants lisent de moins en moins, le petit écran a remplacé le livre aux feuilles mortes. Quel progrès. L'ogre tire des collines yougoslaves sur les passants. Dix mille agneaux à la laine noire tombés en une semaine, quelque part en Afrique. Le Bon Petit Diable meurt du sida. Le Chaperon rouge dirige à Moscou une cellule de la nouvelle mafia.

Le Petit Poucet, lui, n'a pas perdu espoir. Il continue à semer derrière lui les cailloux blancs. Des fois que ça nous donnerait des idées pour la route à retrouver.

Emile Gardaz

Le Monde, 26 mai 1994

Couleur pourpre

EST-CE le règne du cinéma pourpre ? Du drame ou de la comédie-spaghetti ? Cannes est fini. Le palmarès est établi, le chapiteau replié. Alors, feu sur le cinéma hémoglobine !

Cette propension du cinéma à se faire l'art de saigner le cochon à tout bout de champ devient insupportable. Ces films qui fonctionnent au sang, 10 bons litres aux cent minutes, ces films qui font du boudin d'homme avec les restes de l'actualité peuvent être admirables et admirablement faits. Il n'empêche : ils pataugent et nous avec. Ils nagent, avec ou sans palmes, dans une violence-prétexte qui sent furieusement la recette charcutière.

Bien sûr, on sait l'argumentaire : à époque violente, cinéma violent. Ils nous l'ont tous servi à des degrés divers, sorte d'excuse absolutoire, nécessité du temps : pour être crédibles soyons violents de toute façon, en ce domaine, la fiction ne dépassera jamais la réalité

L'actualité, c'est vrai, est bonne fille qui dote largement les créateurs en scénarios de meurtres, massacres, génocides. Mais le cinéma ne saurait être simplement l'actualité. Ou, comme l'on disait hier, « les actualités ». Cela deviendrait vite lassant. La violence, omniprésente dans la vie, la presse, la télévision, exerce une tyrannie quotidienne. S'il faut, au cinéma, retrouver cette maîtresse boulimique, encore et toujours, magnifiée, amplifiée, alors merci, sans façon.

Ecrire cela au lendemain d'un si sanglant festival relève de la provocation ? Tant mieux. On peut décider un jour, par lassitude ou écœurement, de ne plus franchir sa propre ligne rouge. On peut ne plus aimer aller au cinéma pour s'y retrouver comme sous un ring de boxe, la chemise constellée du sang des autres. On peut ne pas courir les salles obscures comme autant de chambres de tortures, de lieux du crime, ou d'institut médico-légal.

Ce type de rejet tombe dessus sans crier gare. Comme une crise d'allergie. Les gens rétifs au soleil font, paraît-il, une réaction de photosensibilisation. Eh bien ! c'est un peu cela : une caméra-sensibilisation à la violence, avec urticaire géant, une réaction épidermique provoquée par ce cinéma irrémédiablement cochon.

A chacun ses dégoûts. Celui-ci, au sens littéral du terme, est profondément réactionnaire. Et assumé comme tel. Sans honte, sans remède, ni prosélytisme. Tous ceux que la violence à pleines bobines conduit à une attitude de rejet comprendront le propos. Ils savent eux que, quand ce syndrome frappe, plus aucun film ne trouve grâce qui n'ait été d'abord filtré à ce tamis-là.

Rwanda: mort et résurrection

par Jean-Marie Pasquier

«La nouvelle vient de m'arriver d'un ami réfugié au Burundi: toute ma famille a été massacrée. Mes parents, mes frères et soeurs, mes neveux et nièces, mes cousins et cousines, tout le monde, sur la colline, y a passé.» On a beau savoir que des centaines de milliers de Rwandais sont morts, quand c'est un ami qui vous le dit des siens, cela fait autrement mal.

Comment cela a-t-il pu arriver? Comment est-ce possible? On cherche des explications, des raisons, des responsables, des coupables, éventuellement des boucs émissaires. Il y a, bien sûr, les porteurs de machettes et de mitrailleuses. Souvent des jeunes gens, intoxiqués, au propre et au figuré, entraînés dans une vague collective de violence… ou préparés à dessein? On voudrait pouvoir dire: «pardonne-leur..., ils ne savent pas ce qu'ils font». «Mais derrière eux, dans l'ombre, qui? Les intellectuels théoriciens de la «purification ethnique», les politiciens avides de pouvoir, soutenus plus ou moins secrètement par d'anciennes puissances coloniales? Ceux-là même qui occupaient le terrain récemment encore et se sont empressés de retirer leurs ressortissants? Les vendeurs d'armes?

Et la Suisse, si engagée dans ce pays, devenu la «petite Suisse africaine aux milles collines», un «modèle» de coopération et de développement? La Suisse, si proche aussi, par sa diplomatie et sa coopération officielle, de l'ancien gouvernement et de son président assassiné. A Berne, on s'interroge, un peu tard: quelle coopération… quelle complicité… quelle lucidité… quel courage?

Et l'Eglise, et la mission, dans ce pays où elle avait «réussi» à christianiser – ou à baptiser? – plus de 70% de la population. Les missionnaires aussi, blessés et humiliés, s'interrogent: n'a-t-on pas baptisé et catéchisé plus qu'évangélisé en profondeur, c'est-à-dire annoncé une Bonne Nouvelle qui touche les coeurs, pour les rendre vraiment fraternels, au-delà des différences ethniques et politiques? L'Eglise (ses évêques et ses prêtres), qui a souvent voulu être solidaire des plus faibles et des plus pauvres, a-t-elle su garder sa liberté et une distance critique à l'égard des pouvoirs? Facile à dire, de loin, et après coup...

Enfin, sur le banc des accusés, le grand Invisible: Dieu. Ce Dieu adoré et célébré par tant de chrétiens, parfois quelques heures avant de s'entretuer, où est-il, que fait-il? On a beau avoir une «saine théologie», qui n'attribue pas à Dieu tout ce qui arrive en ce monde, et surtout pas les méfaits des hommes, ni voir en Lui un Tout-Puissant faiseur de miracles, on voudrait parfois crier: «pourquoi dors-tu, Seigneur?». Et dans la nuit, on n'entend que cet autre cri, celui de Jésus en croix: «Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?». Et si, justement, Dieu lui-même était là, avec l'Innocent massacré, du côté de ceux qui crient «pourquoi»?

Mais aussi avec ceux qui déjà «passent de la mort à la vie, en aimant leurs frères», au plus fort de la tourmente: celles et ceux qui, au péril de leur propre vie, ont caché dans leur maison des voisins menacés; ces religieuses qui ont pris le risque fou de faire 200 km pour aller chercher et sauver leurs jeunes soeurs rwandaises… et qui écrivaient récemment: «on peut piller tous nos biens, nous prendre nos vies, personne ne touchera à notre âme».

Et parmi bien d'autres encore, Speciosa «la toute belle» cette jeune infirmière de Kigali, dont toutes les compagnes ont été tuées, et qui, restée seule, a refusé de quitter le pays, pour continuer, dans son dispensaire, à soigner malades et blessés… C'est cela; le commencement de la Résurrection.

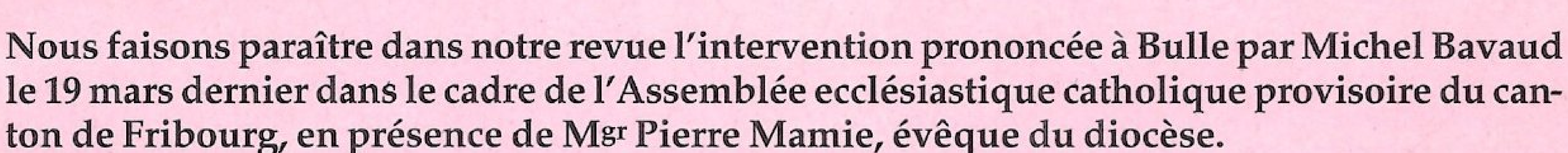


N° 5
1994



Mère aimée et indigne... mon Eglise!

par Michel Bavaud



Nous faisons paraître dans notre revue l'intervention prononcée à Bulle par Michel Bavaud le 19 mars dernier dans le cadre de l'Assemblée ecclésiastique catholique provisoire du canton de Fribourg, en présence de Mgr Pierre Mamie, évêque du diocèse.
Michel Bavaud, professeur de littérature française à l'Ecole normale de Fribourg, et membre de l'Assemblée ecclésiastique, dit ses impressions et convictions actuelles sur son Eglise en s'écartant de la langue de bois utilisée trop souvent en de telles circonstances.
Ce cri «d'un catholique indigné» est aussi, à nos yeux, le témoignage d'un amour ecclésial authentique. Une telle intervention va dans le sens qu'«Interrogation» essaye de vivre tout au long de son histoire oecuménique.

La rédaction

Pour le 19 mars 1994 (Assemblée ecclésiastique catholique provisoire)

Essayant de mettre par écrit mes impressions sur l'Eglise, j'ai dû me rendre à l'évidence: mes phrases se refermaient toutes dans le même piège des oppositions du genre: «quoique, .bien que, tout en admettant que, alors que, , même si, tandis que, en dépit de, malgré, pourtant, mais, cependant, néanmoins, par contre» et tout ce que le français a comme arsenal pour signifier le malaise, le conflit, l'antithèse, le contraste, la concession désabusée, l'antagonisme, ne suffisait plus à exprimer ce tangage pénible entre l'amour et la répulsion, ce roulis incessant entre l'admiration et le rejet, entre la tendrese et la colère: est-on condamné au mal de mer dans la barque de Pierre ?

On va dire peut-être que je règle mes comptes avec l'Eglise, avec les deux colonnes du Doit et de l'Avoir, dans une comptabilité sordide. Pourquoi pas après tout, s'il s'agit pour moi d'y voir un peu clair, et je suis loin d'être solitaire dans ce constat. Le bilan que je vais essayer de faire est subjectif, donc probablement injuste, mais il est sincère et il n'essayera pas de faire plaisir par démagogie ou au contraire de froisser par provocation.

Dans toute querelle d'amoureux, il y a difficulté de garder la tête froide et de relativiser les détails. On risque de mettre sur pied d'égalité des divergences de fond et des futilités qu'un esprit «objectif» balaierait d'un revers de main. Tant pis, je risque le ridicule de la sincérité.

Les oscillations de l'histoire, la marche boiteuse des idées à la mode, l'exaltation et l'humiliation tour à tour de la nature et de la culture risquent dans un contexte religieux, avec la proximité de l'absolu, de devenir des fanatismes, non seulement dangereux, mais tragiquement imbéciles.

La misère sexuelle fait la fortune des bordels, mais l'existence des bordels ne signifie pas que la sexualité est sale.

La misère religieuse fait la clientèle des marchands du temple, des escrocs de la foi et des obsédés de la superstition, mais l'existence des bordels de la foi dévoyée ne signifie pas que la religion est idiote.

Seulement, sous prétexte de je ne sais quelle prudence, comme on appelle parfois la lâcheté, la hiérarchie est curieusement consentante à ces débordements malsains. Les ayatollas intégristes ne se font vider qu'en dernière extrémité, après des années d'atermoiements et l'on concède à leurs suaves et écœurantes pitreries mille excuses pour tenter de rembrigader les tire-au-flanc. Affirmer à la face du monde qu'on se moque du Concile comme de sa première calotte est en fait moins grave que de chercher à concilier la lutte pour la justice et les textes pontificaux, que de dire aux jeunes qu'il est plus important de s'aimer en vérité et respect que de privilégier le thermomètre ou le calendrier plutôt que le caoutchouc ou la chimie.

S'ouvrir du côté de la théologie de la libération est aussitôt suspect d'hérésie et de mises en demeure de rétractations. Et les meilleurs s'en vont, sur la pointe des pieds sans faire de bruit, ou en claquant la porte selon leur humeur ou leur tempérament.

L'autorité religieuse s'émeut bien plus des audaces de certaines actions novatrices, de certaines propositions nouvelles qu'elle ne se scandalise des ornières les plus fangeuses des politiques du mépris et de l'exclusion.

Il est toujours instructif de relire d'antiques théories défendant des causes perdues et définitivement disqualifiées. C'est à la fois désolant et hautement comique.

Jadis, les justifications de l'esclavage étaient le fait de philosophes et de penseurs regardés comme sérieux et ont persuadé des millions de gens: aujourd'hui, elles font horreur et révoltent les plus illettrés en droits de l'homme.

Autrefois, les définitions quasi sacralisées de la noblesse et de la plèbe ont semblé (et semblent encore aux diplodocus) parfaitement conformes à une division naturelle de la société humaine!

Naguère les diatribes contre le vote des femmes se targuaient d'honorabilité: l'argumentation conservatrice grapillait désespérément des bribes de psychologie, des citations d'outre-tombe, faisant feu de tout bois et vérité de toute approximation.

Alors, dans combien de temps, par exemple, les explications officielles de l'Eglise catholique concernant le sacerdoce féminin apparaîtront enfin à tous comme moyenageuses et totalement caduques ?

Toute l'attitude d'ouverture et de renouveau du Concile que j'avais cru découvrir dans le Synode qui se voulait application de la responsabilité du peuple de Dieu, s'est brutalement figée en une vieille théologie du troupeau hélé et poussé par les chefs de file. Serrer les rangs, à droite, à gauche, pas de gymnastique, à mon commandement, marche.

Les cérémonies pénitentielles, fêtes de la réconciliation commune avec Dieu et avec les hommes, sont devenues suspectes, insuffisantes. L'aveu individuel, redevenant la règle, hybride des vieilles outres dans lesquelles le vin nouveau prend un goût de moisi.

C'est comme les shampooings à la bergamotte. Dans un premier temps, on a l'impression que c'est bien agréable. Mais en fait, c'est horrible, puisque la délicieuse confiture à la bergamotte, une des meilleures, a finalement le goût du shampooing !

Pendant le Synode, un observateur protestant, un laïc, avec qui j'ai entretenu d'excellentes relations durables et fraternelles, me disait sur le ton de la plaisanterie sérieuse: Dépêchez-vous de dire tout ce que vous avez à dire, c'est la récréation, tout à l'heure le maître va vous faire rentrer en classe et alors tintin pour la libre expression. Chez nous, c'est aussi la même chose, mais chez vous, avec votre ecclésiologie, c'est bien pire.

Et moi, je lui disais en souriant: Mais non, il y a des retours en arrière qui sont impensables. Naïf imbécile que je suis, optimiste invétéré.

Quand l'Evêque rappelle que lors du Synode des catholiques suisses, il y avait une commission de conciliation pour régler les conflits qui pouvaient naître entre une majorité de délégués et le point de vue de l'Autorité, j'admire son optimisme: il affirme que la seule fois où elle a été mise à contribution, tout s'est déroulé à satisfaction. Il m'a semblé que cet «arrangement» s'est fait au prix de réticences mentales, de casuistique qui tenait plus au funambulisme et à l'épicerie sémantique qu'à une réconciliation pleine et entière des thèses en présence. J'en connais qui, aujourd'hui encore, souffrent de cette péripétie et de la manière dont elle a été réglée. Vous avez d'ailleurs ajouté, cher Père, que cette commission était une simple formalité, puisque vous n'étiez pas tenu à la créer et que votre autorité suffisait amplement à trancher. C'est dire toute l'estime que vous aviez pour cette commission que, si j'étais moins respectueux, j'appellerais une parodie, un attrape-naïfs. Je vous remercie de m'avoir rappelé que si démocratie ne rime jamais avec Eglise, démagogique rime très richement avec ecclésiastique. Je doute en fait que notre synode et ses règlements aient été compatibles avec le Droit Canon. Mais ma naïveté d'alors était aussi vive que ma déception d'aujourd'hui.

Mais vous nous avez aussi ouvert une porte de secours en nous rappelant qu'il pouvait y avoir des accommodements avec le Droit Canon et que des indults pouvaient intervenir. (En passant, vous avez dit que le Droit Canon, que vous avez relativisé en l'opposant à l'Evangile, était de l'ordre ecclésiastique. J'en ai été enchanté, mais quand j'ai essayé de dire la même chose il y a quelques mois, on m'a expliqué le contraire. Etait-ce, Père, un *lapsus linguae* dans votre bouche et une hérésie dans la mienne?)

Mon Eglise m'a déçu, s'il ne s'agissait que de moi, que de ceux de ma génération, ce ne serait pas grave. Je vais disparaître et je puis fort bien vivre mes dernières années, dans un décor vieillot, et même les odeurs de vieilles sacristies poussiéreuses, les remugles d'encens froid et de cierges mal éteints ne me gênent pas outre mesure. Au contraire, tout ce fatras saint-sulpicien me rappelle mes souvenirs d'enfant de choeur, où je m'étais fait gronder vertement pas M. le Doyen, parce qu'il avait oublié le corporal sur l'autel et que naïvement, je le lui avais rapporté, en commettant paraît-il un sacrilège. Les mains impures du petit garçon que j'étais (et pourtant je me les lavais presque chaque matin, et les doigts jaunes de nicotine de M. le Doyen n'étaient pas un modèle de propreté) avaient souillé un linge sacré. Quoi, un linge sacré, un vase sacré, des titres sacrés, des pierres sacrées, de la terre sacrée, une langue sacrée. Non! non! non! les hommes, les coeurs et les âmes, et les esprits et les corps des hommes et des femmes, et le pain quand il est transformé, transsubstantié au corps du Fils de l'homme. Dans l'Eglise, comme dans les musées, streng verboten de toucher, comme sur les pelouses, streng verboten de marcher, comme en théologie, streng verboten d'innover, comme en communion au corps du Christ, streng verboten d'inviter les divorcés, et les fidèles de Jésus-Christ qui ont des difficultés de comprendre le ministère de la papauté. Quand donc l'Eglise universelle s'offrira au monde et ne sera plus une citadelle moyenâgeuse entourée d'un fossé rempli d'eau bénite et de mâchicoulis d'anathèmes qui se défend du monde, corsetée de certitudes brandies comme des hallebardes. Elle se dit servante et se comporte en despote. Elle se proclame fraternelle et nous sommes cernés de tous côtés par des pères qui nous remettent à l'ordre si nous ne marchons pas au pas cadencé.

Même pour consacrer un nouvel évêque-auxiliaire, il faut l'affubler d'un titre insignifiant d'un ancien évêché disparu. Comme s'il fallait obligatoirement se couvrir de ridicule pour être dans la ligne de mon Eglise. Mais c'est pour mes petits-enfants que j'aurais voulu agrandir la maison, réparer le chemin, mettre une rallonge à la table familiale, restaurer la façade. Entre une cellule de moine et une cellule de prisonnier, quelle est la différence ? La position de la serrure. Entre une maison qui étouffe, où c'est toujours le père qui a les clés et qui surveille l'heure de la rentrée et une maison où l'on aime se retrouver, toujours ouverte et confiante à tous les membres de la famille et leurs amis, ce peut être les mêmes murs, mais ce n'est plus du tout la même réalité.

Et toi, Pierre, mon frère Evêque, quelle est ta liberté de parole face à la Curie romaine ? Quand l'obéissance, le respect affadissent les messages jusqu'à les connaître d'avance, ce sont des rengaines moralisatrices qui nous rasent jusqu'à la nausée.

On a tellement l'impression que les diocèses sont des sous-préfectures qui polycopient et distribuent les circulaires du préfet. Or c'est une Eglise d'abord sœur du diocèse de Rome, même si l'évêque de Rome a un rôle de serviteur de l'unité (qui est à l'uniformité, ce que la symphonie est au recto tono). Le pape est d'abord le frère du plus petit des fidèles,

mon évêque est d'abord un frère dans la foi et la recherche de sainteté, mon curé est d'abord un frère, tout en sachant bien qu'ils ont en plus, le rôle de m'aider à vivre la communauté, un rôle de père tendre et réconfortant.

Certes, *ad extra*, le pape et les évêques ont des paroles fortes quand ils en appellent aux droits de l'homme, et je sais combien cela est important, mais *ad intra*, que font-ils de ces mêmes droits. Que font-ils des prêtres qui voudraient continuer un ministère d'Eglise, bien que «réduits» (l'horrible terme qui signifie bien l'estime qu'ils ont pour le laïcat. (Je sais, Pierre, tu vas me parler latin où «*reductus*» n'a pas encore pris le sens actuel de «réduit», mais les gens parlent français, chez nous, et ils le comprennent fort bien!) que font-ils des prêtres «réduits» à l'état laïc?

Les paroisses qui attendent béatement que l'évêque leur donne un prêtre, alors que si c'était vraiment son affaire, chaque paroisse, chaque groupement, se mobiliserait pour susciter, pour demander à l'un d'entre eux de se charger de ce ministère, de lui payer sa formation, de l'accompagner dans sa préparation et dans son ministère ultérieur. Une Eglise de base qui viendrait simplement, mais profondément, théologiquement, présenter à l'évêque son candidat, ses candidats pour l'approbation de l'unité nécessaire.

Même les futurs diacres permanents pour qui vous faites appel ne seront probablement pas responsables de paroisse sans tuteur. Sans compter que les diaconnesses permanentes, il ne peut en être question: catéchiste bénévole, oui, servante de cure, oui, oui, sacristaine, oui, oui, secrétaire du clergé, oui, oui, oui, oui. Pour les fillettes, servantes de messe: ouais, quand il n'y a pas assez de garçons. Ah, si j'étais une fille et que j'eusse 10 ans comme je vous enverrais balader si vous me demandiez d'être enfant de choeur: bouche-trou n'a jamais été un ministère d'Eglise institué par Jésus-Christ que je sache.

Samedi passé, j'ai regardé «Yabaa», un très beau film du Burkina Fasso avec ma petite-fille de 6 ans. A tour de rôle, son père et sa mère lisaient les sous-titres. Il y a un garçon qui vole une poule (pour l'offrir à une vieille femme abandonnée et rejetée comme prétendue sorcière). De plus il ment à la vielle dame quand elle lui demande s'il a volé la poule. Ma petite-fille fut ébranlée, déçue: «Il est méchant», un peu plus tard: «il est quand même méchant», et puis enfin au bout d'un bon moment où je sentais combien les deux pôles du Bien et du Mal se contredisaient dans sa conscience elle a, soudain libérée, pouvant enfin être en accord avec son envie de sympathie pour le petit garçon, elle a décrété avec un immense bonheur: «il est gentil!»

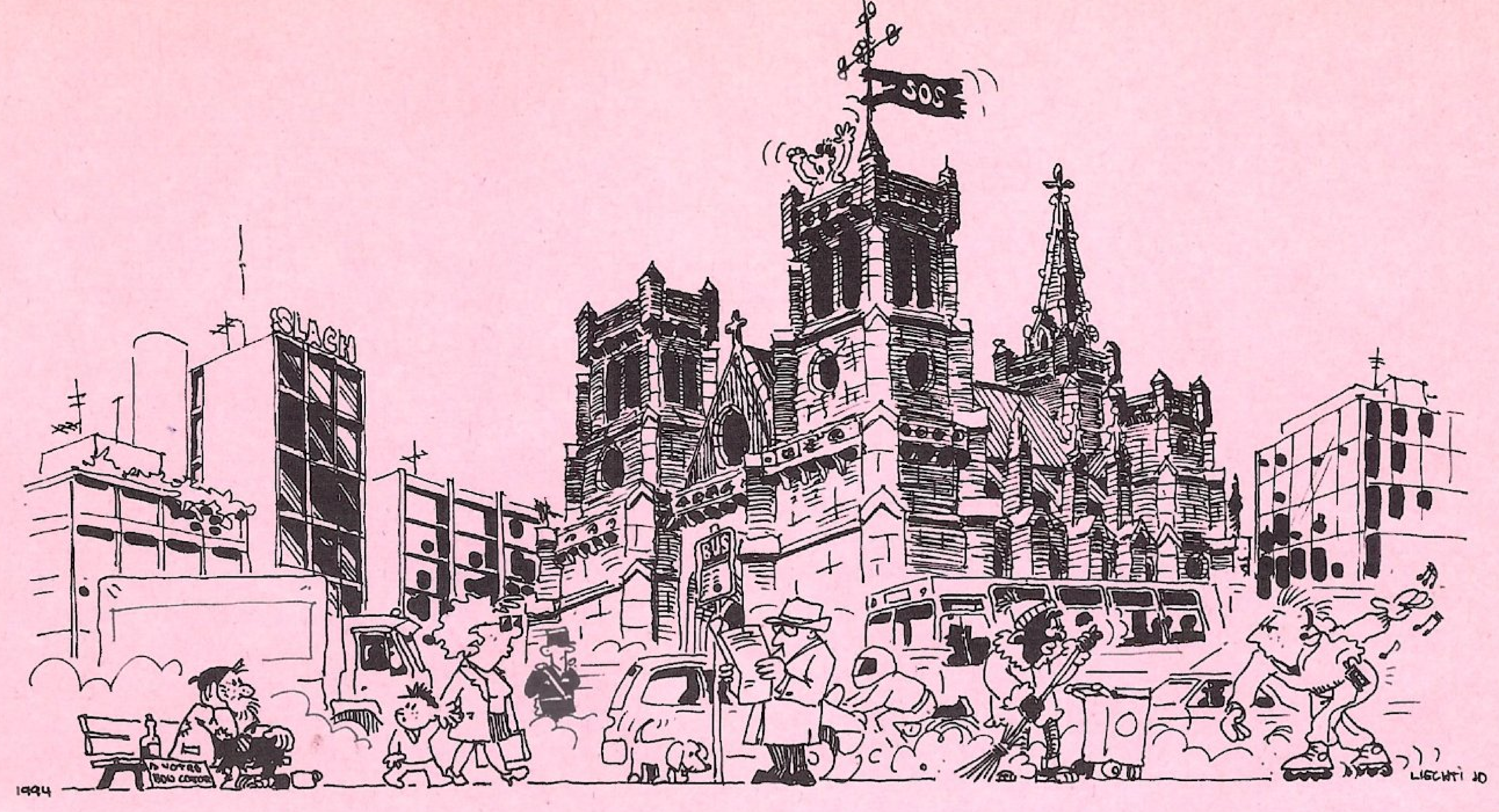
Elle a passé, et c'est difficile, du régime Permis/défendu ! Feu vert/feu rouge ! au régime Feu orange où il faut décider, dans la prudence de sa responsabilité personnelle d'accélérer ou de freiner, d'oser l'action dans la complexité du réel plutôt que de consulter un code.

Dans ces dernières années, on est revenu en trombe

dans l'Eglise à des rites plus qu'à la bonne nouvelle. Oh ! je rêve d'un dimanche où il n'y aura personne à la messe, pas même M. le Curé parce qu'on aurait pris au sérieux la parole évangélique; si en arrivant au temple, tu découvres que ton frère a quelque chose contre toi, va, laisse tes offrandes et va d'abord te réconcilier avec ton frère. J'aimerais tellement trouver une fois. épinglé à la porte de mon église, un petit billet: Débrouillez-vous sans moi, je suis allé me réconcilier avec mon évêque. Signé M. le Curé.

Et nous voici, 20 ans après le synode qui avait souhaité pour l'Eglise qui est à Fribourg un statut, nous voici dans cette assemblée ecclésiastique provisoire et j'entends des déclarations, et je ne sais pas les interpréter. On nous a parlé plusieurs fois du poids de l'histoire et je n'ai pas su interpréter s'il fallait le comprendre comme le poids du péché ou comme une richesse supplémentaire dont on devait se réjouir. Je ne sais pas s'il serait plus profitable d'être en Papouasie où l'on pourrait créer à partir de zéro des structures paroissiales ou s'il vaut mieux être dans le canton de Fribourg avec toute la tradition ecclésiastique existante.

On distingue sans cesse les conseils de paroisses et les conseils de communautés comme si c'était la preuve que nos paroisses sont moribondes et ne sont en tout cas pas des communautés. Symptomatique au point de vue du langage: les génitifs qualificatifs sont devenus des génitifs déterminatifs. Ayant vécu comme conseiller paroissial l'érection d'une nouvelle paroisse, la construction d'une église, d'une cure et de bâtiments paroissiaux, puis comme responsable de conseil de communauté, puis membre d'un autre conseil très différent à la suite d'un déménagement, j'ai encore en mémoire les difficultés rencontrées quant aux attributions de l'organisme ecclésiastique et celles de l'organisme ecclésial. Quand des membres du conseil de communauté semblent dire aux conseillers paroissiaux qu'ils n'ont pas à se préoccuper de pastorale, beaucoup réagissent douloureusement avec raison, car ils avaient justement accepté d'être candidats à ces responsabilités au nom même de leur sacerdoce baptismal. Et ils se sentent jugés comme des fonctionnaires. De même, mais à l'envers, des membres du conseil de communauté sont blessés de voir de quelle altitude on consent à les regarder, avec quelle condescendance on leur oppose des ornières et des paresses d'esprit séculaires qu'on a le culot d'appeler «traditions», ce qui évidemment surtout dans l'Eglise permet de survêtir d'habits de fête des loques indécentes.



Combien de curés, coïncés entre leurs deux conseils, ont la tentation suivant leur tempérament et suivant aussi la composition respective de ces conseils, de jouer une partie entre les deux, s'excusant auprès de l'un des exigences de l'autre. Et, M. le Vicaire épiscopal l'a déjà souligné, quelles forces vives de nos curés usées à courir les réunions multipliées par le nombre de clochers. Certaines toutes petites paroisses, vu le nombre de pratiquants, une fois qu'on a compté l'organiste, le sacristain, les enfants de choeur et le croque-mort, peuvent-elles encore fêter dignement les mystères? Et la spirale de la défection est alors en marche Devant une déception d'une liturgie morne, le tourisme de la pratique dominicale est en constante progression.

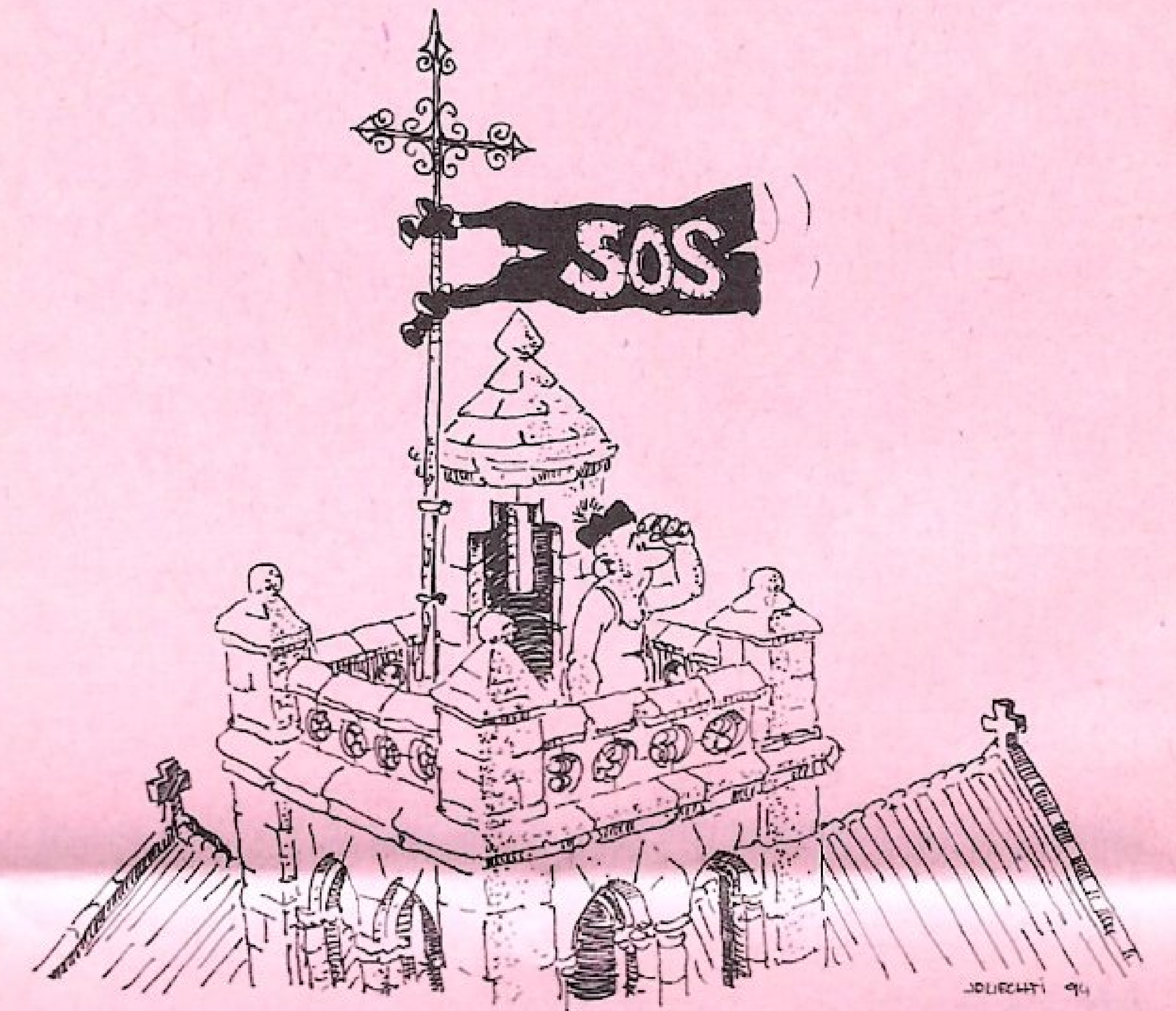
Pour ma part, je ne vois pas la nécessité de ces deux conseils en vis-à-vis. Un seul devrait suffire, mais il s'agirait alors de repenser profondément le cahier des charges, (pour reprendre le langage ecclésiastique) ou plus théologiquement il faudrait redéfinir les coresponsabilités d'une communauté chargée de la célébration des mystères, de la transmission de la foi et de la diaconie. Plutôt que d'opposer stérilement les «réalistes» et les «angéliques», demandant aux uns de ne pas oublier la mission spirituelle première et aux autres de rester les pieds sur terre, pourquoi ne pas trouver un mode de désignation apte à donner à la paroisse un «Conseil» dépoussiéré de toutes les idées préconçues?

Un curé qui a plusieurs paroisses me paraît être un polygame de moins en moins crédible, devant subvenir à plusieurs familles d'autant plus que souvent ce sont les clochers les plus proches qui développent des esprits de clochers passablement irréductibles.

Le discours est souvent ambigu: on gémit sur la déliquescence des familles et on les charge du péché de leur incapacité de transmettre la foi. En même temps on se félicite du nombre extraordinaire des personnes engagées dans les divers ministères. Mais est-ce que de ces familles naissent beaucoup de vocations sacerdotales et religieuses ?

N'est-ce pas le statut sacerdotal tel qu'il se conserve qui ne fait plus envie?

Tous ces chrétiens amphibies, scrupuleux à la messe du dimanche et crapuleux dans leurs autres activités font bien plus de tort à la foi religieuse que les incroyants sincères. Ce sont pourtant les mêmes personnages que l'on côtoie à la Table sainte, dans les conseils de paroisse et autres lieux ou activités explicitement catholiques et ceux qui spéculent,



qui votent dans les assemblées communales, dans les parlements cantonaux des dispositions toujours en faveur de la propriété, contre les objecteurs de conscience, qui prennent la défense du capital, amenuisent le droit d'asile des réfugiés et le regroupement des familles des saisonniers étrangers, qui ergotent devant toute amélioration sociale et gonflent sans hésiter les budgets d'armements.

Dans quel évangile ont-ils donc lu: «J'étais pauvre et vous m'avez dévêtu, j'étais prisonnier et vous m'avez méprisé, j'avais faim et vous m'avez insulté, j'avais soif et vous m'avez fait comprendre que c'était de ma faute, j'étais étranger et vous m'avez expulsé, j'étais nu et vous m'avez accusé d'attentat aux bonnes moeurs»?

Je ne rêve pas d'une Eglise p arfaite, si elle l'était, je ne pourrais pas en être avec mes péchés.

On m'a demandé quelquefois si j'étais tenté de changer de religion. J'ai toujours répondu sans hésiter qu'il ne pouvait en être question. Je suis de l'Eglise qui me relie sûrement au Jésus de Nazareth, il n'en est pas d'autre que cette Eglise de mon enfance, de mon adolescence, de ma maturité, de ma vieillesse: l'Eglise qui m'a porté, enfanté, baptisé, nourri, pardonné, confirmé, marié et bientôt qui m'ensevelira dans l'attente de la Résurrection. Ma Mère n'a pas le visage que je lui veux, mais elle est indéfectiblement ma Mère. Je suis de cette Eglise, et si l'on ne m'en chasse pas, je mourrai dans ses bras, à la fois indigné et reconnaissant.

Michel Bavaud

Mariage:

Raphaël Cattin, ancien volontaire au Pérou, et Laurence Muller, le 18 juin 1994, à Bottens, VD
Leur adresse: Couchant 30, 1007 Lausanne

Naissance:

Elise Jobin, le 16 mai 1994, au foyer de Laurence, Yvan et Jérémie Jobin-Fresard,
Sur les Rochets 105, 2902 Fontenais



3e session des rentrants

(Le Bouveret, 12 au 14 mai 1994)

La première journée a constitué une plage d'échanges sur les expériences respectives des 8 participants selon le schéma «projet vécu», «premier bilan du retour» et «optique du système d'aide».

La troisième journée a permis le témoignage de deux volontaires rentrés: Bianca Travi et Damien Clément, ainsi que la présentation des pistes concrètes d'engagement des rentrants dans les groupes de travail Unité et dans le groupe FSF des rentrants.

Pistes de travail: impact sur le système suisse-européen (au niveau socio-politique, économique)

Moyens: formation en communication, relations publiques
formation en recherche de financements

Actions de sensibilisation

- Identifier des canaux de communication
- Des réseaux de distribution
- Campagnes publiques
- Courrier des lecteurs
- Approche de politiciens (députés...)
- Diaporamas

Travail avec des organisations similaires

- Syndicats
- Associations de réfugiés
- Groupes de soutien élargis

Cohérence entre idéal, valeurs et vie quotidienne et professionnelle

Recherche de financements systématisés

- Pour développer des actions sociales
- Pour développer des actions de sensibilisation



Organisation de GVOM: du nouveau

par F. Monot, coordinateur GVOM

Comment fonctionne GVOM, à quelle fréquence se tiennent les rencontres, combien de personnes sont actives? Notre fonctionnement s'est appuyé jusqu'ici sur deux axes :

– une assemblée générale quasi mensuelle, l'«AG», soit un lieu de travail et de décision, mais aussi de rencontre, d'échange et de réflexion, organisé pour permettre la présence des enfants

– un groupe de coordination, formé de quatre personnes qui, à raison d'un soir par mois, appuie le coordinateur, s'occupe des affaires courantes, organise le travail et prépare l'«AG».

Depuis plus de quinze ans, l'«AG» réunissait ainsi cinq à quinze personnes, selon les enjeux, le travail ou les disponibilités de chacun. Cependant, depuis plus d'un an la fréquentation de ces rencontres ayant passablement diminué, nous avons dû revoir le système. Sans en avoir fait une analyse approfondie, nous pouvons avancer les causes principales suivantes :

– au fil des années, les membres les plus actifs sont très souvent retenus pour des raisons professionnelles et familiales

– le renouvellement du groupe s'avère difficile, le militantisme ne faisant pas recette actuellement

– les volontaires engagés restent de plus en plus longtemps

outre-mer, certains envisageant même de s'y établir.

Ces nouveaux défis nous ont forcés à repenser notre organisation en tenant compte aussi bien des réalités suisses, que des exigeances du terrain. Ici, outre les raisons déjà mentionnées, la DDA (Coopération suisse au développement) est devenue un partenaire incontournable qui a progressivement défini des exigences plus précises, tout en défendant des options différentes des nôtres, ce qui nécessite des négociations souvent laborieuses. Outremer, aussi bien les partenaires que les volontaires engagés, demandent à être partie prenante dans nos choix et nos options.



Gamins peignant un mur de Montevideo.
photo: Daniel Caselli

Comment concilier ces réalités divergentes tout en faisant face à une diminution des ressources et des forces disponibles? C'est pour y réfléchir qu'une rencontre a spécialement été convoquée le 7 mai dernier, rencontre à laquelle ont pris part quinze membres de GVOM, aidés dans leur réflexion par des apports écrits de plusieurs volontaires et autres membres absents.

La mise en commun de toutes les contributions a permis de tracer une nouvelle ligne de travail allant vers un renforcement du groupe de coordination, qui se réunira un peu plus souvent, selon les besoins et qui passera de quatre à cinq personnes, tout en restant ouvert à d'autres forces. Outre son rôle actuel, sa première tâche sera de redéfinir ses propres compétences et celles de l'AG, pour ensuite faire des propositions de répartition.

Les «AG» seront-elles aussi maintenues, à un rythme nettement moins soutenu, soit quatre fois par an, dont un week-end en automne. L'«AG» gardera son rôle de lieu de rencontre, d'échange et de réflexion. D'autres rencontres ponctuelles pourront être convoquées en fonction des nécessités, car la structure doit rester souple et «coller» aux réalités changeantes.

Rencontre de Pentecôte

Du 21 au 23 mai a eu lieu à Frutigen dans le canton de Berne la rencontre annuelle d'Eiréné sous le thème du partenariat.

Etaient invités à cette rencontre des partenaires du sud qui travaillent dans des projets bénéficiant du soutien d'Eiréné. Plusieurs pays ont ainsi été représentés: Mexique et Nicaragua pour l'Amérique latine, Côte d'Ivoire, Tchad et Mali pour l'Afrique. Outre les partenaires du sud, les branches européennes d'Eiréné ont répondu présent au rendez-vous. Etaient présentes également quelques institutions amies telle que l'église Mennonite qui par ailleurs a participé à l'organisation de la rencontre. En tout et pour tout une nonantaine de personnes dont 17 enfants, 15 nationalités.

Le partenariat; une utopie? Telle est la question qui a servi de toile de fond à la réflexion qui a été menée durant ces trois jours. Les exposés enrichissants des partenaires du sud ont insisté sur le fait que le partenariat ne pouvait se concevoir dans un monde dominé par les inégalités. Partenariat impliquant co-responsabilité, il faut évaluer le degré de responsabilité de tout un chacun dans la gestion de l'humanité avant de définir les rôles. Le partenariat n'est pas un choix, c'est une nécessité répondent les partenaires du nord. Le monde est UN, son salut dépend de la volonté de tous. Aucun pays, aucun continent ne peut imposer sa loi à l'ensemble de l'humanité. L'erreur d'un affecte tous. La question n'est pas de savoir s'il faut ou pas être partenaire, mais bien comment.

En marge de cette rencontre, une intéressante exposition sur les Touaregs a été organisée, toujours à Frutigen. Les renseignements sur cette exposition (possibilité de location...) peuvent s'obtenir à notre secrétariat.

Un dossier sur cette rencontre est en préparation et paraîtra dans un des prochains numéros d'Interrogation.

Rappel: camp d'été d'Eiréné

Le cercle des amis d'Eiréné vous invite à un camp d'été Eiréné du 23 juillet au 6 août 1994 à Odernheim, en Allemagne. L'accueil sera assuré par les amis dans un cadre agréable et reposant (un vieux moulin à eau situé sur les rives de la Glan).

Ce camp s'adresse aux membres d'Eiréné, mais aussi à d'autres personnes qui aimeraient en savoir plus sur Eiréné.

Pour obtenir tous les renseignements concernant l'inscription ainsi que le programme du camp, s'adresser à notre secrétariat: Sylvie Nemitz, tél. 039/28 78 47.

Poste à repourvoir:

Niger:

Conseiller(ère) technique pour animateurs villageois.

Compétences: nécessité d'avoir une formation technique, ingénieur agricole, avec expériences pratiques, en particulier dans la protection de l'environnement. Avoir une expérience pédagogique, d'animation et de travail en équipe, des connaissances des méthodes participatives, expérience de travail en milieu rural, de préférence en Afrique. Tâches: formation et accompagnement des animateurs nigériens.

Contrat de deux ans, entrée en fonction: de suite. A Agadez.



N° 5
1994

Noëlle-Christine Berthod, volontaire GVOM au Nicaragua (Managua)

C'est très probablement la dernière lettre-circulaire que je vous envoie, car dans le courant du mois de juillet nous rentrons en Suisse (définitivement).

Depuis la naissance de Romain qui a aujourd'hui 5 mois et demi, ma vie a un peu changé. En effet, j'ai abandonné ma chambre et déménagé dans une maisonnette que nous partageons avec une famille. C'est la solution idéale pour lui et ses parents, car il est très entouré et je reçois beaucoup d'aide. Bref, Romain est le plus heureux du monde dans cet environnement où l'on aime beaucoup les enfants. J'ai été étonnée de la fascination qu'ont les adultes et les enfants par ici pour les bébés. Etonnée parce qu'il y en a tellement que j'imaginais qu'ils en étaient lassés.

Quant à mon travail, il a aussi subi quelques changements. Tenant compte des difficultés économiques du projet et du temps disponible des multiplicateurs et des multiplicatrices, nous avons renoncé aux différentes activités pour concentrer notre travail dans la prévention de la drogue auprès des enfants.

La Côte Atlantique où se situe Blufields souffre de ce grave problème. Commercialiser la drogue est une alternative économique face au 85% de chômage que connaît la région, qui est devenue une plaque tournante entre le Sud (surtout la Colombie) et les USA. Les gens n'ont pas de perspective d'avenir et peu de distractions. La drogue et l'alcool deviennent très attirants.

Peut-être que quelques uns d'entre vous se souviennent de ma dernière lettre circulaire. J'avais fait un interview à Isabel Estrada, infirmière et multiplicatrice du projet de santé mentale infantile. Elle nous expliquait comment et pourquoi elle avait commencé ce travail de prévention de l'utilisation de la drogue. Ayant eu peur pour ses enfants, elle a commencé à réunir ses enfants avec ceux de son quartier, une fois par semaine. Cela fait deux ans que le groupe existe. Aujourd'hui, elle compte avec l'aide de 20 personnes préoccupées par ce problème, car son travail s'est fait connaître. Cette année, le travail s'est initié dans 6 quartiers de Bluefields. 300 enfants de 10 à 14 ans se réunissent une fois par semaine. On leur parle des différentes drogues et de leurs conséquences sans insister, car ils en savent un long bout sur le sujet. De plus, on sait maintenant que cela ne donne pas beaucoup de résultats.

Mon idée est plutôt de développer des attitudes positives face à la vie, un lieu où le jeune peut exprimer ses sentiments et ses idées, développer un comportement de solidarité envers ses pairs, être un espace de création et de récréation. On veut favoriser un climat non sexiste, car cela conduit très souvent à l'utilisation de l'alcool, du tabac ou des drogues dures, comme à des relations violentes dans la famille, sans amour ni communication.

Avec les enfants, l'idée est de les inclure dans l'organisation et la réalisation des différentes activités. Nous aimerions que ce soient eux qui jouent le rôle de promoteur et promotrice auprès d'autres enfants de leur entourage, que ce soient eux qui transmettent le message. Nous avons le projet d'aller dans les écoles pour qu'ils jouent des pièces de théâtre, fassent des conférences ou lancent des discussions sur le sujet. Ils iront aussi dans les trois radios de Bluefields parler sur des thèmes qui leur semblent importants. Bref, c'est à eux de décider avec notre appui. Suite à nos expériences passées, nous pensons que le message est mieux retransmis si ce sont les enfants eux-mêmes qui parlent à d'autres enfants.

A Bluefields, il n'y a aucune thérapie proposée aux drogués à part la prison, parce qu'il n'y a pas de moyens. On sait aussi que les thérapies ne sont pas très efficaces. Isabel a commencé son travail sans moyens, mais à la recherche d'appui financier pour au moins acheter quelques matériels ou recevoir quelques ateliers de formation. Ces personnes proviennent pour une partie du projet de santé mentale infantile, mais ils sont tous infirmières, infirmiers ou professeurs qui travaillent de manière bénévole le samedi après-midi sans compter le temps de préparation.

Pourquoi est-ce que je vous raconte tout cela? Pour inspirer quelqu'un en Suisse qui aimerait faire aussi de la prévention en formant des

enfants ou des jeunes à être le transmetteur du message anti-drogue auprès des autres enfants et jeunes.

Avant de terminer, je voudrais dire que GVOM, l'organisation qui m'a envoyée et aidée matériellement et psychologiquement durant toutes ces années a des problèmes financiers, et espère une aide économique même minime de chacun de nous.

Sur ces belles paroles, je vous quitte, avec le plaisir de vous retrouver en Suisse et de retrouver la vie en Suisse.

Noëlle-Christine Berthod

....

Gihuma, lundi 2 mai 1994

Bien chers tous,

Ma «dernière lettre» n'était pas la dernière... Celle-ci, je ne sais pas. Dieu seul le sait. Ces jours derniers, sont arrivées chez nous trois soeurs françaises (du Mans) qui étaient à Zaza, préfecture Kibungo. Ce seront elles les facteurs puisqu'elles devraient être évacuées après-demain.

Quelles nouvelles vous parviennent du Rwanda? Depuis que le téléphone a été coupé, nous sommes vraiment isolées du monde extérieur. RFI nous donne quelques nouvelles, avec parfois des lueurs d'espoir. Mais l'Espérance est plus forte que ces quelques lueurs. Il est probable que vous ayez eu des nouvelles par Soeur Marie-Carmela; j'espère très fort qu'elle soit arrivée sans encombre en Suisse. Depuis son départ, le climat de Kabgagi s'est fort dégradé. Les massacres se sont étendus à tout le pays, y compris la colline de Gihuma. Ce que nous entendions, ce que certaines ont vu, fait fort penser à la période du nazisme. Ce sont des horreurs sans nom, un vrai cauchemar. Mais à Kabgagi même, nous sommes privilégiées. Le Seigneur veille sur nous d'une manière particulière. Pourtant, nous côtoyons des misères terribles. Ils sont plus de 20 000 à avoir trouvé refuge à Kabgagi. Il y a des gens qui ont fui Kigali dès qu'il a été possible d'en sortir, c'est-à-dire le mardi 12. Beaucoup ont fait le trajet à pied, dans l'incertitude et l'insécurité. Puis sont arrivés ceux qui ont fui les massacres, principalement de la préfecture de Gitarama mais aussi de plus loin, même de Gisengi. Ils sont entassés dans les bâtiments disponibles, c'est-à-dire les écoles primaires, le petit séminaire, le centre de jeunesse des Frères de Sainte Croix (anciens entrepôts de Trafipro) mais malheureusement, beaucoup sont dehors. Et il pleut! Depuis samedi, il n'y a pas eu un rayon de soleil. Hier a été une de ces rares journées dans l'année où la pluie tombe toute la journée. Dès le mercredi 13, les prêtres de Kabgagi ont organisé un «comité d'accueil des réfugiés»: orienter les gens, les répartir dans les locaux, chercher des vivres, organiser la cuisson et la distribution de nourriture. Ces gens, au début surtout, avaient beaucoup besoin d'être écoutés. Maintenant, ils ont besoin... de nourriture. Malgré tous les efforts faits, on n'arrive pas à nourrir tout le monde. Notre foi n'est pas assez grande pour que se multiplient les vivres. Ils ne reçoivent quelque chose qu'une fois par jour, mais pas toujours les mêmes. Certains passent 4-5 jours sans manger. On privilégie les enfants, les mamans et les malades. Les nouvelles (de l'extérieur et de l'intérieur) ne font pas présager une amélioration de la situation. Il y a dans le diocèse de Kabgagi un Père Franciscain (ex-Yougoslave, Croate je crois) qui est un peu l'ambassadeur du diocèse à l'extérieur. Il est allé plusieurs fois à Bujumbura. Il est revenu hier avec 2 camions de vivres. C'est un petit rayon d'espoir.

Et nous, comment vivons-nous tout cela? Si le Seigneur nous permet de sortir vivantes de cette épreuve, de ces semaines d'horreur, nous aurons beaucoup de leçons à tirer de cette terrible expérience. Cela va dans le sens d'un abandon total entre les mains du Seigneur.



Ce n'est que sur Lui que nous comptons. Aussi dans le sens d'un détachement des choses d'ici-bas. Plus rien n'a d'importance que de vivre la minute présente en Sa présence, comme Il le veut. Les psaumes de détresse et de supplication nous parlent très fort. Ces jours d'épreuve peuvent être vécus comme une purification. Le Seigneur ne veut pas tout ce mal, c'est évident. Mais il peut s'en servir pour un bien plus grand. Je crois que pour chacune de nous, le sentiment qui domine, c'est une paix profonde, tout au fond du coeur. Si le Seigneur veut notre vie, Il nous donnera Sa force au moment venu. On peut piller tous nos biens, nous prendre nos vies, personne ne touchera à notre âme!

Le mardi 12, un des Pères Blancs qui nous assurait l'Eucharistie nous a dit que c'était la dernière fois. Les Belges devaient quitter le pays. Il nous a dit: «ce qui m'a frappé dans votre communauté, c'est votre joie. Gardez la joie et vous serez dans la paix». Je crois qu'il a raison et que cela nous aide à vivre. Les moments que nous vivons ne nous empêchent pas de bonnes parties de rire! Même s'il n'est pas toujours facile de chanter l'alleluia pascal.

Si Soeur Marie Carmela est arrivée en Suisse, vous avez su que nous avons ramené à Kabgagi toutes celles (professes et aspirantes) qui étaient encore au Bugesera. Ce voyage à Ruhura, dans l'insécurité totale, a été une aventure qui m'a bien montré que le Seigneur était avec nous et veillait sur nous.

A Gihuma, nous sommes 13 et au noviciat, elles sont 31! Il y a 8 membres du Foyer de Charité (toutes Rwandaises), 2 soeurs Dominicaines (Rwandaises), les 3 sœurs françaises avec une postulante rwandaise, une auxiliaire de l'apostolat belge qui attend elle aussi d'être évacuée, et la communauté (professes, novices et postulantes). Cinq aspirantes qui étaient à Nyamata et Ruhura sont avec nous, n'ayant pu rejoindre leur famille. Soeur Didacienne et Soeur Félicité soignent les déplacés. Les autres vont par groupe distribuer la nourriture, un travail bien difficile, parce qu'il n'y a pas pour tout le monde. Ça serre le coeur d'entendre tous ces «j'ai faim» et de ne rien pouvoir faire. Il y a déjà eu plusieurs décès et il y en aura encore. Certains disent: «il aurait mieux valu que je sois tué que de souffrir comme ça». C'est peut-être vrai?

A Gihuma, depuis samedi, nous sommes gardées par 2 militaires. On voulait nous attaquer, probablement pour piller. Ils sont sympathiques, partagent les repas avec nous. Nous leur posons beaucoup de questions sur l'armée; ils nous expliquent gentiment. Ce matin, ils ont dit qu'ils allaient sensibiliser la population en disant «si vous touchez aux soeurs, gare à vous!», alors que dans le pays, tant de soeurs ont été tuées par les militaires. Nous ne savons pas jusqu'à quand le commandant du camp de Gitarama les laissera. Leur présence rassure aussi nos voisins. Depuis un mois, il n'y a qu'un soir où nous n'avons pas osé aller à la messe au noviciat. Depuis presque le début (exactement depuis le départ des Pères Blancs), c'est l'abbé François Rubanzangabo qui vient célébrer la messe; à 17 heures pour que nous revenions assez tôt à Gihuma. C'est avec lui aussi que nous travaillons dans un des camps (si on peut appeler ça comme ça!). Samedi matin, avant l'arrivée des 2 militaires, on a tiré des coups de feu à Gihuma – tout près de la maison. L'abbé François a entendu depuis Kabgagi et est vite venu voir! La bande de pillards est arrivée devant notre portail, s'est arrêtée un moment et est repartie sans rien toucher. C'est juste après que je suis arrivée avec les 2 militaires.

Mardi matin 3 mai

Hier, j'ai fait lire à Soeur Marie-Louise ce que j'avais écrit. Elle m'a dit que ça ferait une bonne lettre-circulaire pour toutes les soeurs. Alors, je continue en m'adressant à vous tous.

Hier, deux petits rayons de lumière dans ces ténèbres: le Père Vjeko (le Franciscain) est revenu de Bujumbura avec 2 camions de vivres. Cela a permis de donner à manger à presque tout le monde. Il y a aussi des vivres du PAM (Programme Alimentaire Mondial)

qui sont restés à Butara et devraient arriver aujourd'hui.

Nos 3 Soeurs françaises et la demoiselle belge devraient être évacuées demain par les soins du Consul d'Italie.

Le deuxième rayon de lumière, c'est qu'une équipe de la Croix-Rouge est passée hier après-midi et nous a apporté le fax de Soeur Marie-Jacques du 29 avril. Nous avons essayé de lire entre les lignes pour deviner la réponse à la question que nous nous posons tous les jours: où sont nos Soeurs qui ont quitté le pays? Sont-elles toutes arrivées en Suisse?

J'aimerais essayer de partager nos réflexions, à Soeur Marie-Louise et à moi, pour répondre à une question que certainement plusieurs d'entre vous se posent. Pourquoi restons-nous, nous deux, dans le danger alors qu'il serait prudent de nous mettre en sécurité, au moins quelques temps? Pour nous conforter dans notre décision, il y a eu la réflexion de Papa au téléphone: «est-ce qu'un capitaine quitte son navire?». Soeur Marie-Louise préfère l'image du berger: un bon berger n'abandonne pas son troupeau. Nos soeurs nous sont très reconnaissantes d'être restées avec elles. Le Seigneur nous donne la force de «tenir»; nous Lui en rendons grâce. Nous sommes là par solidarité avec nos soeurs et avec toutes la population qui souffre. Est-ce que nos vies coûtent plus chers que les leurs? Puisque le Seigneur nous fait la grâce de nous donner la santé nécessaire, physique et morale, pourquoi fuir le danger qui n'est pas plus grand pour nous que pour elles? En Saint Matthieu, nous trouvons: «ne craignez pas ceux qui tuent le corps mais ne sauraient tuer l'âme» et aussi tout le passage sur l'abandon à la Providence (Mt 6, 25ss): «ne vous inquiétez pas du lendemain – votre Père sait ce dont vous avez besoin – qui d'entre vous peut, en s'inquiétant, ajouter une seule coudée à la longueur de sa vie?». Cela ne veut pas dire que nous devons nous exposer inutilement, nous en sommes bien conscientes. Nous savons aussi que vos prières nous soutiennent. Nous avons aussi une grande confiance que le Seigneur ne peut pas laisser anéantir l'oeuvre commencée il y a 550 ans dans les mêmes conditions de détresse que celles que nous vivons. Si cette oeuvre est celle de Dieu, elle continuera, de la manière qu'Il veut, avec ou sans nous.

Hier au souper, nous avons eu une très sérieuse conversation avec «nos» militaires. L'un d'eux a dit: «l'autre jour, j'ai posé une question et vous ne m'avez pas répondu. Nous qui avons tué, est-ce que Dieu nous pardonnera?». Ils sont tous deux chrétiens, mais depuis qu'ils ont terminé l'école primaire, personne ne leur a enseigné, disent-ils.

Cette nuit, Fido, notre chien, a voulu les chasser! Nous avions pensé, depuis qu'ils sont là, qu'il valait mieux qu'ils n'apprivoisent pas Fido. Alors, la nuit, au lieu de laisser sortir le chien, nous l'avons laissé dans sa cage après l'avoir fait courir un moment; les militaires passent la nuit dehors, soit sous la barza, soit dans le bungalow. Fido a bien supporté les 2 premières nuits, mais la troisième, c'était trop. Il a beaucoup aboyé et a enfin réussi à casser le treillis de la porte de sa cage pour s'y ouvrir un trou assez grand pour passer. A une heure, les militaires nous ont réveillées pour nous dire que le chien allait sortir. Il avait déjà plus que la tête dehors! Nous avons installé «nos» militaires dans la chapelle, puisqu'elle donne sur l'extérieur et Fido est sorti tout fier!... Ce matin, «nos» militaires nous ont avoué que, cette nuit, ils ont bien dormi! Autrement, ils sont capables de tenir un mois sans dormir. Devant le Seigneur, ils ont déposé tous leurs soucis.

Il me semble que je vous ai dit l'essentiel, et même l'accessoire! Sachez, tous et toutes, que nous sommes très près de vous, que nous sentons et vivons votre inquiétude. Avec nous, déposez tout dans les mains de Notre Père qui veille sur nous.

Et si vous apprenez que nous L'avons rejoint, ne soyez pas tristes. Ce doit être tellement beau, auprès de Lui, dans la Joie sans fin!

Je vous embrasse tous et chacun avec ma profonde affection.

Soeur Marie-Emmanuel

Sans vous cette page va disparaître

par Lilianne Dubois

Ce serait bête, non? Car on en a bien des petites choses, petites tranches à raconter et à partager!...

J'écris, j'écris pas?? Ça les intéressera ou pas?? Pour raconter quoi??

Dire simplement que, dans ce coin du Sud où je vis depuis une dizaine d'années, la réalité de la différence m'est parue lourde l'autre jour, après la réunion; lourde à accepter comme telle. Accepter l'autre comme il est, différent de moi, de mes réactions, de ce qui me paraît logique et correct; j'en étais fatiguée, désabusée... un peu «marre»; mais pourquoi réagit-il «comme ça»?? Une tranche amère, aigre, qui reste dans le gosier...

...Et la femme, toute timide et impressionnée par son audace, tournait et retournait son chapeau dans ses mains, trois, quatre fois... et trois, quatre fois qu'elle remerciait, gauchement mais sincèrement pour la joie qu'avait eue sa fille et tout ce qu'elle avait raconté de la colonie à la mer, elle, qui ne l'avait jamais vue... «muchas gracias»... et un père de famille, reconnaissant que la bibliothèque est une bonne chose pour les enfants, et que sa Wilma en rapportait de jolis livres avec images que lui aussi regardait... et «elle peut aussi apprendre des choses»... Une tranche douce, reconnaissante, qui reste dans le coeur...

Et où en est-on avec la DDA? Que devient GVOM? Volontaire... coopérante... avec la base... avec effet multiplicateur... efficacité... laisser le Sud prendre les décisions... quel Sud? Celui de certaines ONGs qui iront toujours dans le sens de ce que dit le Nord pour ne pas perdre la manne des dollars et des projets? Celui de la majorité des autorités ici, qui «mendient» auprès de n'importe quelle institution, utilisent toutes les combines possibles pour recevoir... et ensuite volent et détournent les fonds reçus à leur propre profit? Et s'il fallait vivre plusieurs années dans le Sud pour le connaître, le vrai, celui qui lutte avec ses pauvres moyens et n'est pas forcément celui que rencontrent les délégués de la DDA? Et si ma collaboration avait un effet multiplicateur, efficace et que les gens eux-mêmes prenaient les décisions... mais que cela commence à gêner justement des ONGs et des autorités parce qu'elles se voient remises en question? Et si la DDA avait le droit de ne pas tout connaître et de faire confiance à des volontaires travaillant avec la base depuis une dizaine d'années?

Quelle chance de ne pas être fonctionnaire de la DDA à Berne mais volontaire GVOM au Pérou... en pleine époque de récolte d'épis de maïs tendres et sucrés, je m'en enfile de ces... tranches!!

RÉDACTION
Av. Juste-Olivier 11
CH-1006 Lausanne
CCP 10-10580-2

FSF
Frères sans frontières
Case postale 129
CH-1709 Fribourg
CCP 17-7786-4

GVOM
«La Joliette»
Chemin des Bolets
CH-2013 Colombier
CCP 10-20968-7

ÉIRÉNÉ
Service chrétien international pour la paix
Comité suisse CP 2262
CH-2302 La Chaux-de-Fonds
CCP 23-5046-2

Changement d'adresse
prière de l'annoncer directement au Mouvement concerné

INTERROGATION parait huit fois par année
Il est adressé aux membres de nos organismes selon les statuts

Impression:
Imprimerie Glasson SA – Rue de la Léchère 10 – CH-1630 Bulle